

À BOIRE ET À MANGER

Hubert NYSSSEN¹

QUAND un lecteur qui n'appartient pas au cercle des initiés rencontre un éditeur, les questions qu'il lui pose manifestent souvent curiosité et inquiétude, j'en ai fait plusieurs fois l'expérience. La curiosité porte sur l'art — encore mystérieux aujourd'hui malgré le débagouillage médiatique — de découvrir les œuvres et, derrière elles, les auteurs. Car aux yeux de beaucoup, roués ou naïfs, l'écrivain reste un individu nanti d'un pouvoir indéfini mais incontestablement symbolique : celui d'avoir sa « petite musique » entendue et sa parole gravée, multipliée, inscrite dans une sorte d'éternité, si précaire soit celle-ci. La chasse aux dédicaces est à cet égard

- 1 Né à Bruxelles en 1925 et naturalisé français, docteur ès lettres de l'Université d'Aix en Provence, docteur honoris causa de l'Université de Liège, Hubert Nyssen a fondé en 1978, dans le pays d'Arles, les éditions *Actes Sud*. Il est aussi le co-fondateur, dans la même ville, des *Assises de la Traduction littéraire*. Et il préside l'Association du Méjan qui organise depuis 1985 les *Matinées et soirées musicales d'Arles* et les *Lectures en Arles*. Lui-même écrivain, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont une douzaine de romans et une quinzaine d'essais parmi lesquels :

Des Arbres dans la tête (Paris, Grasset, 1982). Grand Prix du Roman de la Société des Gens de Lettres.

Éléonore à Dresde (Arles, Actes Sud, 1983). Prix Valéry Larbaud, Prix Franz Hellens.

Les Rois borgnes (Paris, Grasset, 1985). Prix de l'Académie française.

L'Italienne au rucher (Paris, Gallimard, 1995). Grand prix de l'Académie française.

Le Bonheur de l'imposture (Arles, Actes Sud / Leméac, 1998).

Quand tu seras à Proust la guerre sera finie (Arles, Actes Sud / Montréal, Leméac, 2000).

Zeg ou les infortunes de la fiction (Arles, Actes Sud / Montréal, Leméac, 2002).

Les Voies de l'écriture (Paris, Mercure de France, 1969).

Lecture d'Albert Cohen (Arles, Actes Sud, 1981. Nouv. éd. 1988).

L'Éditeur et son double (Arles, Actes Sud, vol. I : 1988, II : 1990, III : 1996).

Du texte au livre, les avatars du sens (Paris, Nathan 1993).

Éloge de la lecture, suivi de *Lecture d'Albert Cohen* (Montréal, Fides, coll. « Les Grandes Conférences », 1997).

Sur les quatre claviers de mon petit orgue (lire, écrire, découvrir, éditer) (Montréal, Leméac/Arles, Actes Sud, coll. « L'Écritoire », 2002).

2 TEXTE

révélatrice du désir de montrer (et de se démontrer) que l'on a eu accès, fût-ce un instant, à un monde qui est perçu comme se situant en dehors et au-dessus des autres.

L'inquiétude, c'est autre chose, et c'est elle qui m'intéresse. Stupéfait ou consterné — quand il n'est pas épouvanté — par le nombre de livres qui l'attendent sur les tables de librairies qu'aujourd'hui l'on trouve même dans les supermarchés, harcelé par la publicité arrogante de certains éditeurs, averti par une critique qui ne joue pas toujours cartes sur table, asticoté par la rumeur, influencé par les propos nobles ou vils qui traînent dans les conversations, tourmenté à l'idée de n'être pas dans le vent (que ne lui glisse-t-on alors à l'oreille la belle formule : « Être dans le vent ? Vocation de feuille morte ! »), le lecteur mis en présence d'un éditeur qui doit en savoir long sur ces choses, ouvre soudain son cœur, et révèle à quel point son esprit est troublé. À qui, à quoi se fier ? demande-t-il. Et cela veut dire en clair que ce lecteur ne sait plus à quel saint se vouer pour choisir le livre qui comblera son désir.

(Parenthèse — Ah, messieurs, ne me jetez pas en pâture aux chiennes de garde, et vous, mesdames, ne me claquez pas la porte au nez... je ne suis pas l'un des ces thuriféraires attardés du général de Gaulle qui instaura la mode du « Françaises, Français », non, je prétends parler un français de bons sens : quand je dis *lecteur*, j'entends aussi *lectrice*. Qu'on se le dise !)

Donc, devant l'inquiétude confuse du lecteur, comment me faut-il réagir ? Et à ses questions comment répondre ? Quoi... Lui dire que dans cette abondance, et à la mesure de ses moyens, est inscrite sa liberté de choix, comme elle l'est au marché des primeurs ? L'assurer qu'il est seul maître des premières impressions que lui donnent titre, illustration, quatrième de couverture ? Le convaincre que, selon une vieille formule anglaise, *the proof of the pudding is in the eating*, et qu'il faut lire pour savoir ? Ou bien lui dire qu'il peut tout de même prendre quelques risques ? (Après tout, nul n'est tenu d'aller au bout d'une lecture qui l'assomme, et mieux vaut reprendre plus tard un livre abandonné que s'obstiner dans une lecture qui, à partir d'un certain seuil de déplaisir, peut devenir venimeuse et transformer un ouvrage honorable en torchon.) Ajouter que c'est par les erreurs commises dans ses choix que se formera sa capacité de trouver le bon livre ? Je sens bien que ce serait biaiser, et qu'avec de pareils arguments je renverrais mon lecteur à sa solitude et à ses embarras. D'ailleurs, dans ses yeux je lis l'exclamation ordinaire : Oui, mais sur ces livres que nous apportent les marées éditoriales, on nous raconte tant de choses ?

Il arrive qu'en pareille occurrence je me débîne et manifeste ma lâcheté, confiant d'un air las que je le sais : il y a en ce domaine, comme en d'autres, à boire et à manger, tout cela est affaire de goût et, tous les goûts

étant dans la nature comme l'affirme la soi-disant sagesse populaire, mieux vaut ne pas en discuter plus que des couleurs. Parfois je me laisse aller à des insinuations, je dis que ce n'est pas nouveau, cette question de goût, et que pour s'en convaincre il suffit de se souvenir d'Ezechiel dans les *Livres prophétiques*... Yahvé lui commanda de manger le livre qui lui était présenté. « *Je le mangeai* », dit Ezéchiel, « *et il fut dans ma bouche comme du miel.* »². Mais il faut aussitôt se rappeler que cette parabole gustative sera reprise par saint Jean qui déclare que le petit livre avalé, s'il a goût de miel dans la bouche, emplit les entrailles d'amertume.

Il m'arrive cependant de faire face et de dire — cela dépend de la personne à qui j'ai affaire — que près de vingt-cinq années consacrées à fonder puis à développer une maison d'édition m'ont appris à voir de près ce que m'avait fait pressentir très tôt mon métier d'écrivain, celui que j'ai commencé à exercer bien avant l'autre. Et d'affirmer que, m'étant trouvé des deux côtés de la barrière, je peux sans doute aider mon lecteur à voir plus clair et à comprendre certains mécanismes. Et par exemple à lui montrer qu'auteurs et lecteurs vont les uns vers les autres dans un climat de pure fiction. Et aussi que le livre — il est question ici, avant tout, de la littérature romanesque — est préparé par les uns et consommé par les autres dans des conditions dont, souvent, ils n'ont aucune (juste) idée. Et j'en viens ainsi à évoquer l'étrange jeu de cligne-musette auquel se livrent deux flux de désirs distincts. Car il s'agit bien de désirs, autrement dit de l'envie, parfois délicieuse, parfois douloureuse, d'accéder à ce qui fait défaut. L'allégorie amoureuse, dis-je au lecteur (avec un clin d'œil) n'est pas loin.

Désirs d'auteur ? L'auteur est généralement fort en peine d'expliquer pourquoi il écrit. « Parce que je ne sais faire que cela », diront Beckett, Auster et quelques autres qui se méfient des excès de rhétorique auxquels pourraient les entraîner pareilles questions. « *Parce que d'autres avant vous ont écrit* », dira Julien Gracq, ajoutant : « *pas d'écrivains sans insertion dans une chaîne d'écrivains ininterrompue.* »³. Mais à côté de ces minimalistes de la causalité, on trouve tant d'auteurs qui, se jugeant mal-aimés, se pavanent comme au Palais Royal les Merveilleuses et les Incroyables du Directoire, et s'empressent de décrire ce qui les tourmente, tout en murmurant, d'une voix philosophique, qu'ils sont incapables d'en expliquer la nécessité.

2 Ézéchiel, 2, 3, 3 in *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem (Paris, Desclée De Brouwer, 1955), p. 1291.

3 *En lisant, en écrivant* (Paris, José Corti, 1981), p. 144.

4 TEXTE

Voilà, dirai-je au lecteur, ce qui se passe de ce côté-là de la barrière. Mais, prenez garde, modestes ou tapageurs, talentueux ou médiocres, anges ou démons, une même hantise conduit les auteurs à l'écriture. Une hantise complexe et multiple que l'on pourrait résumer — non, j'en conviens, sans un peu la trahir —, par le vieil et très ontologique besoin d'être là. Besoin d'exister, souci de n'être pas gommé par les mémoires courtes de leur époque comme Jeanne Duval fut effacée du tableau de Courbet à la demande de Baudelaire, exigence de s'expliquer à soi-même sa présence au monde et, pour mériter la reconnaissance, de transmettre ce que l'on a cru comprendre. Tant de livres d'ailleurs ont pris cette fiévreuse incomplétude pour thème, et l'un des plus fameux d'entre eux, *Moby Dick* d'Herman Melville, a donné à Jean Giono l'occasion de faire là-dessus une réflexion magistrale : « *L'homme a toujours le désir de quelque monstrueux objet* », écrivait l'auteur de *Pour saluer Melville*. « *Et sa vie n'a de valeur que s'il la soumet entièrement à cette poursuite.* »⁴. Le « *monstrueux objet* », dirai-je au lecteur, voilà quelle est la véritable cible du désir chez les écrivains. Une baleine blanche ! Oui, voilà comment, avec ou sans talent, leur existence même devient une fiction.

Mais il n'y a pas moins de fiction du côté de vos désirs, donc de vos manques, cher lecteur, me faudra-t-il dire encore. Car, enfin, qu'allez-vous chercher dans les œuvres littéraires, sinon des miroirs où les réalités se transforment en métaphores ? Qu'allez-vous chercher là, sinon un endroit où confronter aux représentations proposées la précarité de vos ambitions et la misère de vos accomplissements ? En d'autres termes, n'êtes-vous pas hanté par le désir de faire venir dans votre monde, dans votre cercle, dans votre intimité, les créatures de papier offertes à votre convoitise, quand vous n'êtes pas, à l'inverse, pressé de vous enfouir parmi elles et, comme si vous étiez à votre tour imaginaire, d'échapper ainsi au monde trop cruel qui vous entoure ? Dans un cas comme dans l'autre, vous êtes happé par la turbulence de la turbine du vouloir-être, turbine qui mêle et brasse l'imaginaire, le réel, le rêve, la mémoire et l'amnésie. La voilà, votre part de fiction qui est part de vos désirs.

Dans de telles conditions, les désirs d'auteur et les désirs de lecteur, qui se prennent les uns les autres pour cibles, ne mettent pas souvent leurs flèches dans le mille. Mais quel monde décevant, ajouterai-je aussitôt, serait celui où les auteurs reconnaîtraient leurs lecteurs aux dossards qu'ils porteraient comme des coureurs cyclistes, et où les lecteurs dénicheraient,

⁴ *Pour saluer Melville* (Paris, Gallimard, 1971), p. 9.

sans avoir à les chercher, les livres qui leur sont destinés, un monde où l'on trouverait du premier coup, et où les livres s'apparenteraient à des remèdes, un monde où le « monstrueux objet du désir » apparaîtrait d'un simple clic sur Internet ? Le sel aurait à jamais perdu toute saveur. Aimez donc votre difficulté, elle est partie essentielle de votre plaisir, dirai-je, arrivé à ce point.

Seulement voilà, me faudra-t-il préciser, dans ce grand jeu, auteurs et lecteurs ne sont pas seuls en piste. On y trouve aussi des gens qui, comme on le dit aujourd'hui dans le langage informatique, font interface. Des gens qui choisissent, commentent, critiquent, jugent, des gens qui prescrivent les devoirs, rédigent les règles et soldent les comptes. En somme, ou peu s'en faut — et à en croire leurs insinuations et allusions —, des gens qui, pour bien faire, devraient écrire à la place des auteurs et lire à la place des lecteurs. Et, parmi ces gens, des prébendiers qui ont décidé de tirer parti des ambitions des uns, des attentes des autres, et qui en font leur miel. Accastilleurs, promoteurs, procureurs ou encenseurs, si on les laissait faire, ils feraient tout à votre place, nous ne serions plus que des consommateurs dans une société marchande où le profit immédiat est en même temps l'instrument de mesure et la manière de penser. Voilà, dirai-je, où l'embaras qui a justifié vos propos trouve peut-être sa réelle origine. Dans la confusion même qui, de ses brouillards parfumés, recouvre les champs de l'écriture et de la lecture.

Vous êtes-vous jamais demandé ce qui, d'un objet de papier, fait un livre ? Vaine question, vous êtes-vous dit, car ce qui fait un livre, c'est le texte, le texte seul, le texte *nu*. Mais, je vous le dis, à l'instant où le livre paraît, le texte nu disparaît. Pour l'introduire dans sa brique de papier, on l'a peigné, brosse, habillé, attifé de colifichets, on l'a mis en page, on lui a choisi une parure typographique, parfois on l'a orné d'illustrations, on l'a titré comme il convenait, traduit comme on pouvait (s'il vient d'une autre langue), on l'a peut-être préfacé, postfacé, on lui a collé sur le dos une quatrième de couverture qu'on appelait jadis « prière d'insérer » et qui est fort souvent aujourd'hui un pur dithyrambe, on l'a caparaçonné avec ce que Gérard Genette a appelé le *paratexte*. Exit le texte nu, vive le texte pomponné !

Non, ne cédon pas à cette ironie commode. Le travail d'accastillage du texte est un travail noble et difficile, c'est le travail de l'éditeur. Sachons simplement voir qu'un certain nombre d'entre eux, dans une émulation concurrentielle, ont parfois dépassé la mesure et donné le mauvais exemple à d'autres qui, eux, n'y vont pas avec le dos de la cuiller.

Pensez aussi que, sitôt accastillé, le livre est lancé dans la course avec des moyens dits promotionnels, que l'on croirait parfois fondés sur l'idée

6 TEXTE

(assez totalitaire) que la réponse doit toujours venir avant que la question soit formulée. Il s'agit moins, dès lors, de proposer à lire que d'imposer la lecture — et mieux vaudrait dire la vente plutôt que la lecture. De même que la publicité a donné naissance à une sémiologie qui outrepassa la découverte et l'usage d'un produit pour en imposer la reconnaissance par suggestions, comparaisons et identifications, la promotion éditoriale a de plus en plus tendance à se comporter de manière telle qu'on est instruit, avec un mélange de séduction, de persuasion et de contrainte, de ce que l'on va lire et de ce qu'il conviendra d'en penser. Cela s'appelle de l'épicerie éditoriale.

Longtemps, la critique littéraire a maintenu un barrage contre ces marées marchandes. Mais, de plus en plus contaminée par le besoin de n'être pas en retard sur la « pensée » dominante, sur les modes et les succès, réduite dans ses espaces et mêlée à des préoccupations qui ne sont pas les siennes, elle a cédé tant de terrain et abdiqué sur tant de points que la véritable critique se fait rare et que souvent, aujourd'hui, les articles donnent la triste impression d'être partie prenante de la promotion. N'a-t-on pas — et ce n'est qu'un exemple — multiplié le nombre des « attachés de presse », et fait d'eux des harceleurs, des lobbyistes tenus de séduire les critiques plus souvent que de les informer ? Rien de surprenant, dès lors, si de ce fatras monte une rumeur dont le vacarme l'emporte sur son objet et si, dans le champ de la réflexion, les impulsions l'emportent sur les analyses, les impressions sur les idées.

Voilà, dirai-je donc au lecteur, pourquoi sur le jeu complexe des désirs confrontés, tombe en permanence une avalanche de signes parmi lesquels vous ne vous y retrouvez plus. Oui, c'est indéniable, il y a, dans cette kermesse, à boire et à manger. Mais pour autant, dirai-je enfin, il ne faut pas reprocher au monde de compter trop d'auteurs, ni accuser l'auteur de trop écrire. Si l'on écrit et publie trop de torche-culs, en revanche on n'écrira et on ne publiera jamais assez de « bons » livres, ceux qui, jamais, ne vous laissent pareils à ce que vous étiez en les abordant.

Cela dit, pensez-y... mieux vaut avoir à boire et à manger que d'être réduit à la famine ou aux « régimes » dont on connaît les funestes aboutissements.